

## PROLOGUE

*17 juillet*

D'après les estimations, il restait quarante mille personnes dans ce pays. Dans le groupe, on pensait que si tout ce monde convergeait vers Paris, un nouveau départ serait possible.

Deux, parmi les huit militaires qui dirigeaient la communauté, avaient torturé en juin, tout le monde le savait, mais ils étaient nécessaires. Trois ex-policiers et un médecin se partageaient l'organisation du groupe, la répartition des tâches et la logistique. Les médicaments étaient centralisés. Pour la nourriture on tolérait que chacun ait sur soi trois jours de réserves, le surplus étant mis en commun. Deux professeurs d'université s'occupaient des enfants et des adolescents.

Au moment de leur départ, Lyon était dans le chaos. Un prêtre d'extrême droite avait investi la basilique de Fourvières avec sa congrégation. Il conduisait une croisade, la conversion ou la mort ; ils traquaient et brûlaient les hérétiques, les juifs qui ripostaient, la guerre était partout, il était temps de fuir.

Ils avaient suivi l'A6 jusqu'à Dijon. Là, des survivants se mêlèrent à leur groupe. Ils remontèrent la N74, rectiligne, sur trente kilomètres, puis firent une longue pause vers Langres. Il plut durant plusieurs jours. Des pillards basés au lac de la Liez les attaquèrent, ils perdirent de nombreux compagnons. La bataille souda le groupe. Les gens se parlèrent davantage et gagnèrent en autodiscipline et en empathie. À leur départ de Langres, ils évitèrent routes et habitations. Ils contournaient les forêts et marchaient tout le jour sous une pluie tiédasse et un ciel nuageux qui ne s'interrompait jamais, ils suivaient la Marne, boueuse, agitée, grêlée de gouttes, déprimante. Comme il faisait moins chaud, on marchait plus longtemps ; cependant le climat rendait le terrain plus fatigant et la progression plus lente, ainsi on gâchait ce temps gagné en efforts inutiles. À vingt heures on établissait le camp, parfois sous la pluie qui devenait alors froide, souvent à proximité d'un affluent de la Marne qui avait débordé et transformé ses berges en boue. Un groupe allait chasser, équipé d'arcs trouvés à Décathlon et de flèches artisanales. Au camp, les guetteurs prenaient leur poste, on distribuait les corvées, on allumait les feux. Du bois avait été ramassé toute la journée par les jeunes. En plus du feu principal, qui occupait le centre du camp et lançait des flammes de plusieurs mètres, quatre feux plus modestes éclairaient les postes de guet ; tous brûleraient toute la nuit, éloignant les bêtes de plus en plus hardies, et servant de point de ralliement aux éventuels survivants isolés. Puis venait l'heure de préparer à manger ; après le repas les gens se détendaient enfin.

*18 juillet*

La colonne s'effiloçait sur deux cents mètres. Cheminant à travers les champs brûlés par le soleil revenu et détrempés par la pluie des jours précédents, le groupe longeait le canal de la Marne à la Saône. Les corbeaux et les moineaux bouffaient ce qui restait des cultures, ils ne craignaient plus du tout les hommes. On progressait entre Condes et Vouécourt, on retrouverait la Marne en fin de journée. Le changement de climat était total ; le soleil écrasait tout et tout le monde. Le ciel était d'un bleu gris monochrome et insoutenable, sans nuage pour le nuancer, et tout étincelait d'une lumière crue qui brûlait les yeux et la peau. Tout le monde transpirait. Personne n'avait la force de parler. On faisait des pauses pour se désaltérer ou s'asperger.

Vingt kilomètres à marcher entre le canal rectiligne et les champs, en plein soleil, pas d'ombre, des mouches, des guêpes, des taons, de l'aube au crépuscule, avec des pauses pour manger, des pauses quand il faisait trop chaud, des pauses quand les enfants ou les vieux n'en pouvaient plus, des villages qui n'étaient que charniers, maisons pillées, noms sur un panneau ou sur une carte et qui ne signifiait rien.

Riaucourt, 446 habitants, pas de survivant ; Bologne, 1943 habitants, un survivant qui rejoignit la communauté ; Roôcourt-la-Côte, 42 habitants, pas de survivant ; Viéville, 257 habitants, pas de survivant ; Vraincourt, 92 habitants, pas de survivant ; Soncourt-Sur-Marne, 64 habitants, pas de survivant ; Vouécourt, 207 habitants, pas de survivant ; partout l'absence des vivants et les traces de la maladie et du vandalisme, partout les cadavres entassés, partout les maisons laissées par leurs occupants enfuis d'ici pour mourir ailleurs, et quelquefois l'indice d'un groupe passé là quelques jours ou quelques semaines auparavant et qu'on ne rencontrerait jamais.

Vers dix-huit heures, un vent se leva qui assainit l'atmosphère. On accéléra. Des nuages mauves atténuèrent l'éclat du ciel. Après vingt heures la température descendit enfin sous vingt degrés.

### *19 juillet*

La lumière saturait les couleurs comme dans un western italien, blancs de chaux, verts presque noirs, marrons granuleux aux éclats cramoisis, et détournait toute chose au cutter, donnant à voir chaque objet coupé de tous les autres, indépendant, figé et aliéné dans son éclat blessant. Les kilomètres se succédaient, interchangeables, et aussi les villages, patronymes lus et oubliés aussitôt, odeurs fades non plus de charnier, mais de décharge publique, squelettes. Buxières, Froncles, Villiers-sur-Marne, Gudmont, Rouvroy-Sur-Marne, Donjeux, Mussey-sur-Marne de l'autre côté de la N67 où, au bord du canal, on établit le camp.

Les soirs se suivaient et s'apparentaient les uns aux autres. Ce soir-là près du feu, trois hommes de quarante ans avec une guitare, une clarinette et un harmonica jouaient des standards de blues et quelques airs folkloriques français. La lueur des flammes leur cuivrait la peau et faisait briller leurs yeux ; leurs ombres s'étiraient très loin. Près d'eux une demi-douzaine de personnes se partageait entre leur conversation et la musique, s'interrompant parfois pour chanter.

À cinquante mètres de là, deux équipes de quatre jouaient au foot dans la lueur douce des flammes, environnés d'ombres considérables et dansantes, malgré l'épuisement. Des cailloux et des branches délimitaient le terrain. Ils riaient, s'interpellaient, se bagarraient pour rire. Des enfants les encourageaient.

### *20 juillet*

Fronville, Joinville où il restait deux survivants, Autigny-le-Grand, Autigny-le-Petit, Curel, Chatonrupt, Breuil-sur-Marne, Rachecourt-sur-Marne, Chevillon dans son prolongement, Sommeville et la fin de la journée Fontaines-sur-Marne près des ruines gallo-romaines.

## PREMIERE PARTIE

### *Olivia - 12 juin*

— Écoute, j'ai dit, finalement je pense pas que ça soit une bonne idée. Tu crois pas qu'on est en train de faire une connerie ?

— T'étais pas forcée de venir, Olivia. Merde. C'est déjà pas facile.

Je l'ai regardée sans répondre et elle a redit :

— T'étais pas *forcée* de venir.

— Merde, tu sais bien que si. Tu crois que je peux te laisser seule ? Bien sûr, que j'étais forcée de venir, évidemment, j'étais autant obligée que toi, qu'est-ce que tu imagines ? Mais je peux quand même me poser des questions, non ? Je peux quand même m'inquiéter un peu ? Et s'il se passe quelque chose ?

— Quelque chose ? Quelque chose comme quoi ? Qu'est-ce que tu veux qu'il arrive ? Franchement ? Qu'est-ce que tu veux qu'il arrive de plus ?

Elle m'a caressé l'épaule. Son regard exprimait douceur et agacement.

— J'en sais rien, j'ai dit. Quelque chose. N'importe quoi. Ne me dis pas que tu n'as pas peur ? Tu vas quand même pas me faire avaler celle-là, si ?

— J'ai pas peur, elle a dit, son regard affirmant le contraire, de quoi tu veux que j'aie peur ? On va se faire attaquer par un fantôme ?

Elle a souri. Ses yeux n'ont pas changé d'expression. Moi je n'avais pas le cœur à sourire alors j'ai tourné la tête et regardé la rue vide. Le soleil se levait. Il y avait une pie à contre-jour sur un toit. Elle a détourné un instant mon angoisse et puis Sophie m'a pris la main. Elle s'était procurée les clefs, je ne savais pas comment, je ne lui avais pas posé la question. Elle connaissait Myriam mieux que moi. Elle avait la main froide et c'était bien quand même. Nous nous sommes regardées. Avons inspiré un grand coup sans nous lâcher la main. On n'en menait pas large. Ouvrir la porte de l'immeuble nous a coupé le sifflet, y avait rien de spécial pourtant, l'odeur normale de la vie normale, l'odeur de produit pour le sol, ça a suffi pour nous pétrifier. Nous sommes restées quelques secondes sur le seuil. Son vrai nom inscrit à la main sur la boîte aux lettres, son écriture, l'impression de faire quelque chose de déplacé.

— T'as raison, elle a dit, c'est flippant. Merde, j'ai la chair de poule, t'as vu ça ?

Elle a posé ma main sur son avant-bras. C'était bizarre de voir que cette sale histoire nous rapprochait. On se connaissait sans être amies vraiment. On avait des copines en commun, une de moins désormais. C'était peut-être ça, va savoir.

— Tu vas pas me dire qu'on ferait mieux de foutre le camp, quand même ? J'ai répondu. Pas maintenant ? On y est, on y est. Faut le faire. On n'est pas venues ici pour rien. Allez, on y va, d'accord ?

On est entrées dans le hall. On s'est redonné la main et la porte a claqué en se refermant. Nous n'avons pas sursauté, heureusement, mais nous nous sommes retournées pour regarder la rue à travers le verre teinté, c'était comme des lunettes de soleil.

D'habitude à cette heure-ci je fumais devant Facebook mon dernier joint avant d'aller dormir, ou bien je trempais dans un bain plein de mousse ; à cette heure-ci jamais je n'étais dehors. Un piéton est passé, crevé, costume cravate, sans nous voir, direction le métro. Je l'ai regardé un moment, Sophie aussi, je n'en revenais pas qu'on mate encore le cul des mecs, le sien n'était pas mal et m'a comme la pie détournée de ma peur, un instant. Toute diversion était bonne à prendre.

Myriam habitait au rez-de-chaussée. Depuis le hall on voyait sa porte. Un paillason où Bart Simpson montrait son cul. Un sticker près de la poignée, Titi disait quelque chose à Gros Minet, je n'étais pas assez près pour lire quoi.

— T'es déjà allée chez elle ? j'ai demandé.

— Non, jamais. Et toi ?

— Non plus. Je la fréquentais pas trop, en fait. On se parlait, des fois. Elle disait pas grand-chose. J'en sais pas beaucoup sur elle. Sur sa vie, je veux dire.

— Moi non plus. C'était une copine de Lydie, surtout. Moi c'est Lydie que je connais le mieux. Elles traînaient ensemble.

— C'est vrai. Moi aussi je connais un peu mieux Lydie.

Lydie venait tout juste de quitter l'HP. Elle était repartie à Dijon, chez ses parents. Son mec s'était tapé Myriam sans qu'elle le sache. C'est ce que disaient les ragots. Si c'était vrai, comment est-ce qu'il se sentait, lui, maintenant ? Lydie avait été aux premières loges. On ne l'avait pas revue depuis.

Nous nous sommes approchées de la porte. Titi disait : « J'ai cru voir un Gros Minet ». Cette phrase débile m'a fait venir les larmes aux yeux. Sophie me tenait toujours la main. Elle l'a pressée. J'ai ravalé mes sanglots. Nous nous sommes regardées. Nous avions une boule dans la gorge. Elle a inséré la clé et ouvert. La boule n'est pas passée.

Ce qu'avait raconté Lydie aux flics, ça c'était répandu comme une traînée de poudre. Tout le monde n'a plus parlé de ça.

Elle discutait sur Facebook avec Myriam quand ça c'est passé. Oui, elles s'entendaient vraiment bien. Elles avaient le même âge. Cinq ans de moins que nous. Quelqu'un a sonné à l'interphone. Myriam s'est interrompue pour aller ouvrir. C'était un type qu'elle connaissait. Il lui apportait des somnifères. Il avait aussi une bouteille de whisky. Il s'est installé dans le canapé, elle a gardé l'ordinateur sur ses genoux et a mené de front les deux conversations. Au bout d'un moment elle a expliqué à Lydie que la situation tournait à l'aigre, que le type était relou, qu'il voulait la sauter, qu'elle n'avait pas envie. Elle ne savait pas comment s'en débarrasser. Lydie s'est inquiétée et lui a dit d'appeler les flics avant que ça tourne mal. Myriam a répondu que ça irait, qu'elle allait le faire partir gentiment. Après quelques minutes sans dialoguer avec Lydie, elle a ajouté : « Il me gueule dessus et il m'insulte, il a trop picolé, il veut pas se casser, mais c'est bon, je gère, je me suis enfermée dans ma chambre et il a l'air de se calmer » ; ensuite : « merde je ne sais pas quoi faire, il est dans le salon et moi dans la chambre, je l'entends gueuler, il ne veut pas partir » ; cinq minutes de silence, puis Lydie : « Tout va bien ? » ; Myriam : « SOS » ; Lydie : « J'appelle les flics ? » ; Myriam : « Oui ». Lydie avait appelé la police. Les journaux avaient parlé de sept coups de couteau.

— On entre ? a demandé Sophie.

J'ai hoché la tête, nous sommes entrées, on se tenait toujours par la main.

L'appartement était joli, clair, bien décoré, partout la présence de Myriam. Ça sentait le propre. Il flottait aussi une odeur qui évoquait Myriam. Je n'arrivais pas à l'identifier. C'était douloureux.

Je n'étais pas allée à l'enterrement. Ni Sophie, ni Lydie, ni personne. Nous n'étions pas les bienvenues. Les parents nous l'avaient bien fait comprendre. Alors on s'était bourré la gueule chacune dans son coin. Nous nous sommes réunies sur sa tombe deux ou trois jours plus tard. Des poches sous les yeux. Les yeux rouges. Des roses rouges. Une pleine brassée. On les a effeuillées un pétale après l'autre. On a couvert la dalle de pétales de roses. On a parlé fort, on n'avait pas les bonnes fringues, on avait quelques bières, on n'était pas assez présentable et on s'est fait virer du cimetière. On a gueulé un peu, insulté le gardien, et le couple de vieux qui l'avait fait venir, quelqu'un a appelé les flics, qui se sont contentés de nous faire dégager, ils nous connaissaient bien sûr, et connaissaient l'affaire, ils ont bien vu que nous n'étions pas dans notre assiette, ils n'ont pas été chiens. La journée s'est finie fin bourrées au troquet habituel.

Le type avait été arrêté, c'était dans tous les journaux. Il avait dit que ça n'était pas lui. Il était en prison, serait jugé bientôt, il avait dit aux flics que Myriam voulait bien, qu'il ne l'avait pas violée, ensuite il avait dit aux flics que c'était quelqu'un d'autre qui l'avait tuée pendant qu'il dormait, il avait dit aux flics qu'il était bourré, avait tout oublié, il avait dit aux flics que de toute façon c'était juste une pute et que pour cent euros tout le monde pouvait se la faire et la phrase était parvenue aux oreilles d'un journaliste de Libération qui avait titré : « Pour cent balles t'as un meurtre », en référence (on m'a dit) à un vieux film ringard avec Daniel Auteuil.

Un comptoir recouvert de cartes postales punaisées séparait le coin-cuisine d'un salon pas très grand. Il y avait aussi une chambre, c'est là qu'elle était morte, et une salle de bain. Les persiennes fermées laissaient passer un peu de jour. Nous avons visité sans rien dire ni rien changer à la pénombre, nous respirions à peine, c'était nous les fantômes. Dans la chambre il y avait un poster de Klimt, *Judith*. Sur le couvre-lit rose et duveteux le sang avait séché comme des plaques de rouille. Des peluches abîmées s'alignaient sur la commode et regardaient le lit. La table de nuit contenait des capotes, du lubrifiant, un tube de vitamine C.

Quand les flics ont toqué, le type a pris peur. Il a ouvert la fenêtre et sauté pour s'enfuir. Il ignorait qu'à cause de la pente la fenêtre de la chambre donnait sur une hauteur équivalente au premier étage. Il s'est cassé la cheville. Les policiers n'ont eu aucun mal à le choper.

J'ai reconnu l'odeur qui flottait dans tout l'appartement, c'était celle du papier d'Arménie et je l'avais sentie dans ses cheveux et sur ses vêtements. Mettre enfin un nom sur cette odeur m'a fait venir un sourire et pile à ce moment-là Sophie a pleuré. Moi je ressentais surtout de la peur et de la gêne. La tristesse était loin derrière. J'ai effacé mon sourire et l'ai prise dans mes bras. Je lui ai chuchoté des phrases à l'oreille. Le son de ma voix m'a dérangée. J'avais l'impression de troubler un silence qui n'aurait pas dû l'être alors j'ai fermé ma gueule. Sophie s'est dégagee doucement de mes bras. Elle est allée s'asseoir au bord du lit, j'ai trouvé ça malsain, le plus loin possible du sang séché, c'était malsain quand même.

J'ai visité le reste de l'appartement.

*Au sud de nulle part* posé sur le divan, un ticket de métro glissé à la page 112. Un pot à crayon contenant quelques feutres, des baguettes chinoises et un tire-bouchon. À la salle de bain, des plaquettes de médicaments à moitié entamées et, rangées avec le dentifrice et la laque et les teintures, les réserves de papier d'Arménie. À la cuisine quelqu'un avait fait la vaisselle et sorti les poubelles et ça m'a fait remarquer qu'il n'y avait de poussière nulle part. Les parents, peut-être. Mais ils n'avaient pas touché au couvre-lit, ils n'avaient pas pu, sans doute.

J'ai entendu Sophie sangloter dans la chambre, juste un sanglot bref et unique et qui dans le silence a jeté un froid, et puis le silence s'est refermé et l'a englouti. Je lui ai apporté un verre d'eau. Elle me tournait le dos. Elle plissait les yeux pour regarder dehors à travers les persiennes. Dehors il faisait jour, le parking était presque vide, c'était bizarre de se dire que dehors c'était la matinée et qu'il y avait une ville tout autour de l'appartement, et que dans cette ville des tas de gens faisaient des tas de trucs.

Elle avait vingt-trois ans, Myriam, je crois.

— Tu veux qu'on reste encore ? J'ai demandé. Ma voix était rauque. Le silence a coupé net ma phrase.

Sophie a bu son verre cul sec et repris son souffle, puis a secoué la tête de gauche à droite, les yeux rouges, le visage défait.

— Tirons-nous, elle a dit.

J'ai opiné. On a laissé le verre sur la table de nuit.

Elle a déposé les clés dans la boîte aux lettres. Michelle Mornay. Mais je ne pouvais pas l'appeler autrement que Myriam. Nous sommes sorties. Le soleil donnait à fond. La rue se remplissait de gens et de voitures. Personne ne faisait gaffe à nous.

Myriam le connaissait, le type. Elle le recevait régulièrement. Il n'y avait jamais eu de problème. C'était un client régulier, un type qui lui rendait service, comme pour le coup des somnifères. Ça donnait à réfléchir. Et en même temps, ça ne changeait rien.